

1989

- 'Intonation in Swedish'. *Working Papers* 35, 63-88. Dept. of Linguistics, Lund University. Contribution to *Intonation Systems*, eds. D. Hirst & A. Di Cristo. To be published.
- & L. Eriksson. 'Perceptual cues to some Swedish phrase patterns - a peak shift experiment'. *Fonetik* 89. *STL-QPSR* 1/1989, 13-16. Royal Institute of Technology, Stockholm, and *Proceedings of Conference on Speech Research*. Magyar Nyelvtudományi Intézet. Budapest.

1990

- & M. Stenberg. 'West Swedish and East Norwegian Intonation'. *Nordic Prosody V*, eds. K. Wiik & I. Raimo, 111-131. Turku. Finland.
- 'Thoughts on Accent analysis'. Paper presented at *Fonetik* 90. Umeå, May 1990 (forthcoming).

Projects

- with G. Bruce & U. Willstedt. 'Swedish Prosody'. HSFR 1977-1981.
- with R. Bannert. 'Optimal teaching of Swedish pronunciation'. RJ 1976-1979.
- with M. Lindau, K. Norlin & J.O. Svantesson. 'LUCLA. Phonetic descriptions of some non-European languages'. HSFR 1981-1985.
- with C. Dravins. 'Language and Brain'. HSFR 1981-1984.

Lund University, Dept. of Linguistics
Working Papers 36 (1990), 19-25

En relisant Hermann Paul

par Bertil Malmberg

Pour une génération qui avait commencé ses études de linguistique entre les deux guerres mondiales, le nom de Hermann Paul et le titre de son grand ouvrage théorique « *Prinzipien der Sprachgeschichte* » (plusieurs éditions, celle citée ici la cinquième, de 1920) représentent une synthèse de cette école historique qui avait commencé à dominer la recherche depuis la naissance du comparatisme indo-européen au début du XIXe siècle. Aux yeux des jeunes structuralistes qui, sous l'inspiration du « Cours » de Ferdinand de Saussure et de la phonologie pragoise, s'étaient orientés dans une direction opposée à l'historicisme devenu traditionnel, Paul et ses principes semblaient résumer une idéologie scientifique (la néogrammaire) qu'il s'agissait de combattre. La synchronie avait été admise depuis Saussure comme une approche légitime – même si le maître n'avait jamais prétendu qu'elle dût être la seule –, et la description des états de langue commençait de plus en plus à être regardée comme un présupposé de toute interprétation diachronique et étymologique.

C'est avec ce nouveau point de départ que la réaction contre les thèses de Paul et de son école de la part des jeunes – auxquels appartenait à l'époque l'auteur de ces lignes – fut si violente. On fut surtout choqué par la thèse si nettement formulée dans les « *Prinzipien* » que seule une approche historique était susceptible d'expliquer les faits de langue, la seule qui était scientifique. Au moment, enseignait Paul, où l'on veut aller au delà d'une simple constatation de faits concrets et passer à n'importe quel genre d'explication de ces faits, on franchit automatiquement le seuil du terrain historique (*den geschichtlichen Boden*). C'est là une formule que j'ai citée moi-même maintes fois, dans mon enseignement oral et dans mes livres. Et je l'ai fait pour démontrer l'opposition absolue entre une école traditionnelle et une linguistique nouvelle qui mettait l'analyse synchronique et la structure des systèmes au centre des préoccupations des chercheurs et qui représentait ainsi une méthode plus adéquate, plus proche des faits et des

fonctions du langage humain (structuralisme, glossématique, linguistique fonctionnelle, plus tard grammaire générative, etc.).

C'est pendant des études (de langues romanes, de phonétique) réalisées avant la deuxième guerre mondiale que j'ai eu mes premiers contacts avec une orientation structuraliste en naissance, en lisant les « Éléments de phonologie française » de G. Gougenheim (de 1935) et en fréquentant les premiers cours de phonologie d'André Martinet à l'École des hautes études à Paris (en 1938). Peu après, j'ai pris contact avec les œuvres des phonologues de Prague (Troubetzkoy, Mathesius, Jakobson, Vachek, etc.) et avec la glossématique de Louis Hjelmslev. J'avais depuis mon premier séjour à Paris approfondi aussi de plus en plus mes études du « Cours » de Saussure (très souvent ensemble avec mon regretté ami Pierre Naert). C'est sur la base d'une synthèse entre ces différentes sources d'inspiration et une formation phonétique substantielle et instrumentale réalisée parallèlement que j'ai essayé d'orienter mes recherches linguistiques et phonétiques dans une direction en principe strictement synchronique. Et dans les cas où j'ai choisi des problèmes de phonétique et de morphologie historiques du roman (français, espagnol), je l'ai fait sous forme d'analyses de systèmes en évolution.

Mais revenons à Hermann Paul. C'est en travaillant sur une histoire de la linguistique des premiers temps jusqu'au structuralisme – essai de synthèse d'une longue vie au service de l'étude des langues – que j'ai eu à lire et à relire un très grand nombre d'ouvrages, surtout de caractère théorique. Et je suis par conséquent revenu aussi aux « Prinzipien » de Hermann Paul. Ce sont les résultats de cette lecture renouvelée que je résume ici en y ajoutant quelques observations. J'ai cru trouver sous les formules traditionnelles si souvent citées un autre Hermann Paul, plus ouvert à des idées nouvelles, plus moderne, et parfois même présageant une évolution à venir.

Il existait déjà à l'époque de Paul une science du langage qui s'occupait des principes et des généralités de la linguistique. On l'appelait « philosophie du langage ». Le fameux livre d'Otto Jespersen « The Philosophy of Grammar » (1914) en est un exemple récent fameux. Selon Paul, le terme et le concept de philosophie sont à écarter de la linguistique. Il préfère voir à leur place une « science de principes » (*Prinzipienwissenschaft*). La linguistique ne représente pas pour Paul la même unité close que le font les sciences exactes (les mathématiques, la psychologie), auxquelles est étrangère toute idée d'évolution, incompatible

avec leurs principes. Les sciences exactes (*Gesetzwissenschaften*) représentent donc selon Paul l'opposé d'une science historique, telle que la linguistique et les autres sciences humaines (*Kulturwissenschaften* chez Paul). Elles sont toutes des sciences sociales (*Gesellschaftswissenschaften*). Il n'y a selon Paul aucune branche de la civilisation où les conditions de l'évolution se laissent constater avec plus d'exactitude que dans le langage. C'est ainsi que la linguistique se prête mieux que les autres sciences sociales à servir de modèle d'une science méthodique (*Prinzipienlehre*), susceptible de clarifier les conditions générales (psychologiques et physiques) qui agissent ensemble pour la réalisation de la fonction commune.

Ce que Paul cherche, c'est une base psychologique qui soit assez développée pour garantir aux sciences sociales et humaines la même exactitude que celle des mathématiques. Et il attend avec optimisme, semble-t-il, une telle perfection de la psychologie en évolution. La même ambition – mais avec un point de départ différent – déterminera plus tard les efforts de Hjelmslev de créer une linguistique exacte.

Tout lecteur qui s'est familiarisé avec la grande œuvre de N. S. Troubetzkoy (« Grundzüge der Phonologie », 1939; traduction française « Principes de phonologie », 1970, de J. Cantineau) connaît le début de l'introduction où l'auteur déclare que, toutes les fois que quelqu'un parle, il y a un acte de *parole* (« Jedes Mal wenn ein Mensch einem anderen etwas sagt, liegt ein Sprechakt vor »; « Chaque fois qu'un homme dit quelques chose à un autre, c'est un acte de parole »). Il s'agit donc d'une situation concrète de transfert d'un message, ayant lieu à un endroit et à un moment donnés, et avec deux interlocuteurs (un sujet parlant et un auditeur; *Sender* et *Empfänger* dans l'original). Cet acte présuppose en plus un état de choses déterminé auquel l'acte se réfère (« einem bestimmten Sachverhalt, worauf er sich bezieht »). Pour qu'un acte de parole se réalise il faut pourtant aussi une communauté linguistique à laquelle les deux appartiennent et qui conditionne un tel acte. C'est le « Sprachgebilde », terme que Cantineau escamote en parlant simplement du même langage possédé par les deux interlocuteurs. On sait que cette dichotomie chez Troubetzkoy entre « Sprechakt » et « Sprachgebilde » formera la base de son structuralisme de la même manière que celle de Saussure entre parole et langue le fera plus tard dans le système de celui-ci.

Il est regrettable que le traducteur français n'ait pas cherché (ou réussi?) à trouver un terme adéquat qui lui aurait permis de rendre terminologiquement l'opposition fondamentale établie par Troubetzkoy

entre l'acte concret et la structure abstraite qui le conditionne. Même si les concepts de Troubetzkoy et ceux de Saussure ne se couvrent pas entièrement, il est évident qu'ils reflètent la même opposition fondamentale. Dans les deux cas, l'acte de parole et la langue sont liés inséparablement comme les deux faces d'un phénomène supérieur qui les résume: le langage (« die Sprache »). Étant dans leur essence entièrement différents, les deux phénomènes doivent pourtant être étudiés séparément. Troubetzkoy signale la dichotomie saussurienne comme un modèle, et il renvoie aussi à d'autres prédécesseurs (Alan H. Gardiner, Otto Jespersen). On sait que c'est à partir de cette dichotomie que la linguistique structurale – avec ses nombreuses variantes – a été développée.

Ce qui attire l'attention d'un lecteur qui avec le bagage hérité d'une génération postérieure se met à lire ou à relire les « Prinzipien » de Hermann Paul, c'est d'abord l'apparition de termes et de concepts comme (*sprachliche*) *Gebilde* (pp. 18, 32) et *Lautbilde* (pp. 52, 58). Il serait sans doute exagéré d'y attribuer exactement le même sens que celui couvert par le *Sprachgebilde* de Troubetzkoy. Mais l'établissement d'une opposition entre un système abstrait de rapports (le terme de système se rencontre souvent) et la manifestation concrète d'un tel système est nettement formulé dans de nombreux passages du texte de Paul. En réalité, plusieurs termes se réfèrent au système (*Usus, Norm, Sprachzustand*) en contraste avec une activité concrète de parole (*Sprechfähigkeit*). Et même si l'usage normal est défini (p. 29) comme une valeur statistique moyenne (*Sprachus*), il s'oppose chez Paul aux actes d'action concrète. Paul constate directement (p. 404) la *Gemeinsprache* (l'usage général), ou la norme idéale, aux faits concrets émanant du système et aux forces réelles en action. Paul est en réalité assez loin d'être étranger au concept de forme interne (*innere Sprachform*) elle que celle-ci avait été définie par von Humboldt et par Steinthal (qu'il cite). Même si les notions de norme (*ideale Norm*, s'opposant à *reale Tatsachen*, p. 404), d'usage, d'état de langue et de codex (*Kodex*, p. 404) ne se couvrent pas mutuellement et sont assez loin d'être identiques au *Sprachgebilde* de Troubetzkoy et à la langue de Saussure, il est évident que Hermann Paul a été à la recherche de formules lui permettant de symboliser le constant par rapport au variable et à l'individuel, et l'abstrait par rapport au concret. Il voit aussi dans la description d'états de langues une tâche dont l'historien du langage ne peut pas se passer (même si par la suite la description de cette tâche est définie en termes tout autres que ceux choisis par un descriptiviste moderne; p. ex. p. 31). Ce que Paul dit ici, c'est que

toute description évolutive suppose comme base et comme point de départ une description synchronique précédente.

Je note aussi l'emploi chez Paul du mot esquisse (*Skizze*; p. 377), comme métaphore, avec un renvoi à un artiste qui prépare un tableau ou qui veut en conserver une image dans sa mémoire. Cette esquisse permet de retenir les points principaux (*Hauptpunkte*) du tableau. La forme orthographique d'une langue est une telle esquisse qui ne se laisse compléter qu'à l'aide des sons et des combinaisons de sons. Nous dirions avec une terminologie plus récente que cette esquisse représente la structure abstraite ou la forme pure. Je fais remarquer à propos de ce mot esquisse chez Paul que j'ai proposé moi-même l'emploi du terme avec référence à la structure abstraite des énoncés dans les cas où la manifestation substantielle (son, graphie, etc.) et la longueur du signe ne sont pas pertinentes pour la description (voir nos livres « Signes et symboles », 1977, chap. 4, p. 91 et les discussions aux chap. 21 et 22; et « Analyse du langage au XXe siècle », 1983, p. 323 où nous comparons le terme à 'texture', autre possibilité terminologique). J'ai proposé le terme esquisse dans mon enseignement et dans mes ouvrages sans être conscient de sa présence chez Paul.

Il est digne d'attention dans ce contexte aussi que dans le système conceptuel de Paul l'opposition entre la linguistique (*Sprachwissenschaft*) et la philologie est une entre d'un côté une science qui s'occupe des conditions générales de la langue (*mit den allgemeinen usuell feststehenden Verhältnissen der Sprache*, p. 33, note 1), et de l'autre une étude de l'application individuelle de ces dernières (*mit ihrer individuellen Anwendung*, loc. cit.). C'est à ma connaissance le seul endroit dans la littérature linguistique où la dichotomie linguistique – philologie vienne si près de celle de langue – parole (bien entendu sans s'y identifier).

L'unité du système est décrite par Paul en termes d'une symétrie formelle (p. 198), soumise, il est vrai, à une désorganisation et à une réorganisation suivante de la part des forces évolutives. Et même si ces forces prennent la forme d'un ennemi et destructeur constant de la symétrie en menaçant l'unité, le système est là, ou réapparaîtra sous l'influence d'une réaction (analogie, ou autres activités créatrices, plus vivantes plus l'attaque au système a été forte). Ceci est entre parenthèses un exemple de la façon dont Paul, toutes les fois qu'il touche à un fait de synchronie, évite tout développement des conséquences de celui-là, pour revenir aux faits évolutifs en les mettant en relief avec l'emphase qu'on lui connaît. Il faut souvent lire entre les lignes de Paul pour découvrir les idées

de structure et de rapports synchroniques qui s'y trouvent, bien entendu sous une couverture d'interprétations diachroniques.

Et en réalité, nous savons très bien, à la lumière d'une histoire linguistique maintenant presque deux fois centenaire, que les notions de structure, de valeur, de forme, de fonction distinctive (pertinence), d'états de langue et de symétrie formelle constituent aussi la base nécessaire de toute la linguistique comparée et historique et que ce n'est que la dimension verticale qui fait la différence entre une linguistique historique – comparative et néogrammairienne symbolisée par les « Prinzipien » de Hermann Paul et un structuralisme issu de l'œuvre de Ferdinand de Saussure.

Les mêmes concepts caractérisent d'une façon générale, chez l'un et chez l'autre, toute approche analytique. Quelques exemples démontreront qu'aucun des concepts mentionnés n'ont été absents dans la pensée théorique de Hermann Paul. Il n'est guère étonnant de trouver l'approche structurale surtout dans le chapitre consacré à l'écriture (chap. 21, « Sprache und Schrift »; surtout pp. 374 - 375). Les linguistes ont compris depuis longtemps que c'est la création d'une écriture (syllabique ou alphabétique) qui a fait naître très tôt une théorie de l'indépendance des éléments de l'expression (des soi-disant invariants phonologiques), seuls susceptibles d'être symbolisés par des signes graphiques. Le problème de l'écriture a dû forcer Paul à préciser le caractère distinctif des unités minimales du langage. C'est seulement un alphabet à valeur pratique – opposé chez lui, semble-t-il, à une écriture scientifique (dialectologique ou autre) – qui peut et doit se limiter à noter les différences sonores qui possèdent une valeur fonctionnelle distinctive (« braucht nur so weit zu geschehen, als die betreffenden Differenzen von funktionellem Wert sind »; p. 375). Et il passe à donner des exemples de variantes n'ayant pas une telle valeur (quelques-unes distinguées pour des raisons historiques dans l'orthographe; d'autres dues à différentes positions dans la syllabe ou dans le groupe). Il souligne que les nasales palatales et gutturales (nous dirions vélaires) ne se retrouvent que devant d'autres palatales et gutturales respectivement (*nk*, *ng*) et dans ces positions sans exception, contrairement aux labiales et aux dentales qu'il faut en conséquence distinguer graphiquement. De même, le *ch* palatal et le *ch* guttural varient avec la valeur vocalique (*Buch* - *Bücher*) et peuvent par conséquent s'écrire de façon identique. On retrouve donc dans ces discussions de Paul sur les problèmes de l'orthographe la même argumentation – mais avec une terminologie différente – que celle qui

déterminera plus tard chez Troubetzkoy et les phonologues de Prague l'établissement des systèmes d'oppositions phonologiques.

Il sera donc difficile de dénier que les principes sous-tendant l'idéologie structuraliste depuis Saussure aient déterminé aussi la pensée de Hermann Paul. Seulement son point de vue vertical a dû rendre superflue une précision théorique et terminologique de ces principes. Lui ont-ils paru trop évidents pour mériter une mention explicite?